EDITORIAL

Première décennie pour préparer la suivante.

La sortie complète du dixième volume annuel de TROPICULTURA représente une occasion idéale pour tenter de dresser un bilan de ce qui a été réalisé, de l'évolution observée, des difficultés rencontrées et des perspectives qui s'annoncent. Un fait est certain : la «revue verte» est connue à travers le monde et elle figure en bonne place dans les bibliothèques, aussi bien celles des prestigieux Centres Internationaux de Recherche que celles d'humblés Organisations Non Gouvernementales.

Ce succès est dû à une volonté commune de diverses personnes qui, vers 1980, ont voulu combler un vide dans le monde des publications techniques ou scientifiques belges consacrées aux questions d'agriculture tropicale. Le Bulletin Agricole du Congo Belge et le Bulletin Technique d'Information de l'INEAC avaient cessé de paraître en 1962, peu après l'indépendance du Congo belge. A ce moment, des chercheurs, des enseignants, des diplômés de diverses disciplines travaillent cependant encore dans des pays en développement ou en Belgique sur des sujets concernant l'agriculture tropicale. Plus tard sont venus les assistants techniques, les coopérants, les experts, les volontaires. Tous ont joué un rôle important. Il fallait aussi leur donner la parole, mais il n'existait plus aucune revue belge consacrée aux problèmes du développement rural dans les pays tropicaux.

Ce constat persistant a fini par nous convaincre, mes collègues Jos Mortelmans, Pasteur Kageruka et moi-même, de «prendre le taureau par les cornes» (spécialisation professionnelle oblige...).

Ainsi est née l'association sans but lucratif AGRI-OVERSEAS dont les statuts ont paru aux Annexes du Moniteur Belge du 1900. Il n'avait fallu que deux ou trois réunions à des représentants des diverses facultés d'agronomie et de médecine vétérinaire belges pour se mettre d'accord sur les objectifs, le nom de l'association et de son périodique, les langues admises, ... La petite institution spécialisée qu'est l'Institut de Médecine Tropicale Prince Léopold Anvers-Belgique, par son Département de Production et Santé Animales Tropicales, avait servi de moteur et de coordonnateur.

L'lr. André Delire qui dirigeait alors le Service de Développement Agricole, de l'Administration Générale (belge) de la Coopération au Développement, a ensuite trouvé les mécanismes permettant de tenter l'expérience. Un écho très favorable a été obtenu aux divers échelons de l'A.G.C.D., avec un soutien total d'Antoine Saintraint, à l'époque administrateur général. Le premier numéro sortait de presse en avril 1982.

La revue a évolué depuis lors, comme il se doit, face à la participation des lecteurs et suite à des sondages discrètement réalisés. La rubrique «Courrier» a ainsi disparu car elle ne répond sans doute pas à une habitude de nos abonnés. La publication des titres des travaux de fin d'études, mémoires ou thèses, très peu lue, alors qu'elle exigeait un travail énorme de préparation, n'a duré qu'une année. Davantage d'articles scientifiques en provenance des pays en développement parviennent au secrétariat de la revue. Les comptes rendus de séminaires, ateliers, symposiums, ... pourraient être plus nombreux mais les organisateurs se bornent souvent à annoncer (fréquemment trop tard) ces réunions et répugnent à rédiger une ou deux pages de synthèse, ce qui est regrettable.

L'expérience et le contact avec ceux qui sont sur le terrain, véritables acteurs du développement, concordent pour situer un des intérêts majeurs de la revue dans la combinaison de notes techniques et d'articles scientifiques. Cela confirme la justesse de choix formulé par le Comité Scientifique de la revue dès le début : publication d'articles techniques et scientifiques de qualité, à l'exclusion d'articles trop spécialisés sans application directe pour le développement rural tropical et pour lesquels existent des revues scientifiques connues. C'est l'occasion ici pour insister auprès de tous ceux qui, lorsque nous les sollicitons, se refusent en disant qu'ils ne font pas de recherche, qu'ils ne sont que des agents du développement et qu'ils n'ont donc rien à publier. Je vois au contraire qu'il y a souvent beaucoup plus d'originalité et d'intérêt pour les pays en développement dans la relation purement des-

criptive d'une simple technique qui vient d'être mise au point, que dans une nouvelle réalisation basée sur de la biotechnologie de pointe. Une méthode à la portée de tous, sûre et économique, permettant la conservation du maïs mérite autant d'être connue que l'explication scientifique d'une baisse de productivité associée à une sélection trop poussée.

Les années écoulées ont fait connaître des mutations fantastiques dans le domaine du développement rural tropical. Les espérances, aussi bien celles nées dans le Nord que dans le Sud, n'ont pas toujours été réalisées ; peut-être l'ont-elles même été rarement. Mais l'honnêteté élémentaire nous conduit à reconnaître que la proportion de projets qui ont été réellement demandés par les pays en développement est extrêmement faible. Ressentir et identifier la nécessité d'une aide ou d'une coopération n'est en effet pas synonyme de signer une demande d'aide ou de coopération. Il ne faut souvent pas aller plus loin que ce constat pour comprendre les causes d'échecs, le spécialiste du Nord mettant au point de bonne foi un projet selon ses propres normes techniques et culturelles, alors que les bénéficiaires directs souhaitent autre chose. Politesse, déférence et tradition aidant, l'action peut sembler positive pendant la présence de l'expatrié, mais elle cesse irrémédiablement dès son départ. Cela suffit à justifier la nécessité, enfin admise, d'analyses sociologiques préliminaires. Cela n'exclut pas la responsabilité des Gouvernements bénéficiaires, qui ont rarement le courage de refuser un projet soumis à la signature.

Une tendance récente me fait peur aussi. L'agronome de terrain, le forestier de terrain, le vétérinaire de terrain et tous leurs collègues sont de moins en moins écoutés ; ils sont même fréquemment critiqués pour leurs constats concrets, voire leurs recommandations qui semblent aller à contre-courant par rapport aux progrès scientifiques ou à la mode. Beaucoup veulent faire croire en effet que les problèmes sont connus depuis longtemps, et que les solutions ne peuvent sortir que des laboratoires des pays industrialisés où les «vrais» problèmes auraient été identifiés. La poussière, la boue, la fatigue et la sueur dans les champs ne font plus le poids face à l'ordinateur, à la simulation, à la sonde biochimique, à la course aux publications. Les villages et les villageois sont oubliés. Cela signifie en réalité que les vraies contraintes au développement ne sont plus identifiées car la situation en 1993 n'est plus du tout celle de 1960 ou 1980. Le divorce s'emballé hélas de plus en plus entre le terrain et les laboratoires.

Dans ce contexte difficile, les jeunes scientifiques et techniciens travaillant pour le développement de leurs pays respectif, se sentent presque toujours coupés de l'information. Les abonnements aux revues sont chers, les livres sont coûteux, les choix sont très difficiles parmi tout ce qui se publie alors que les besoins sont énormes pour toutes ces Universités, Facultés, Instituts, Centres, Stations,... voués à la formation ou à la recherche. Des initiatives existent heureusement, parmi lesquelles il faut citer des aides fournies par la Fondation Internationale pour la Science (Stockholm), par le Centre Technique de Coopération Agricole et Rurale ACP/CEE, par l'Union Panafricaine de la Science et de la Technologie,... et par diverses interventions bilatérales ou internationales pour diffuser l'information de base. TROPICULTURA a voulu d'emblée se situer à ce niveau en s'ouvrant à tous et en essayant de se faire connaître un peu partout. Un bilan sommaire permet de croire que nous avons peut-être réussi.

En ces dix années et quarante numéros parus, nous avons publié 48 éditoriaux, 177 articles originaux, 119 notes techniques, 35 compte rendus, 84 annonces de réunions, 165 analyses bibliographiques, 17 questions aux réponses (supprimé après le numéro 1 du volume 5), 48 informations générales (intégrées dans les notes techniques dès le numéro 2 du volume 5), et 19 titres de thèses (volume 3 uniquement). Tout cela correspond à un total d'environ 2000 pages d'informations techniques et scientifiques.

La répartition des textes selon les sujets traités est plus complexe à établir car très peu d'articles ne concernent qu'un seul thème. Les index récapitulatifs des numéros 4 de chaque volume donnent néanmoins une indication des préoccupations les plus fréquentes, avec la réserve cependant que presque chaque article est repris sous 3 ou 4 rubriques pour faciliter l'identification des textes intéressants, notamment avant l'usage des mots clés.

Les indices récapitulatifs mentionnent une cinquantaine de rubriques différentes pour les notes et articles publiés : techniques agricoles (47), agrostologie (8), santé animale (21), production animale (60), technologie adaptée (4), aquaculture (12), insémination artificielle (1), biotechnologie (3), cultures de rente (53), bovins (30), développement communautaire (16), ravageurs de culture (1), écologie (22), économie (39), éducation (18), environnement (12), engrais (24), pêche (18), fourrages (18), conservation des aliments (2), cultures vivrières (54), foresterie (8), santé humaine (12), irrigation (1), plantes médicinales (2), microbiologie (3), mini-élevage (13), organisations non gouvernementales (7), nutrition (29), pharmacologie (4), production végétale (50), protection des végétaux (4), volailles (19), produits d'origine animale (1), projets (34), lapins (1), recherche et développement (33),

développement rural (41), génie rural (12), sélection (4), petits ruminants (11), sociologie (31), sciences du sol (19), énergie solaire (1), statistiques et biométrie (7), médecine vétérinaire (37), faune et gibier (8).

Sans faire de distinction entre les premiers auteurs et les autres, ni entre les auteurs qui ont contribué à des articles au cours de plus d'une année, TROPICULTURA a donné l'accès de ses colonnes à une moyenne de 62 auteurs par an au cours des dix années considérées.

Ce bilan décennal a donc été très positif. Les membres de l'association Agri-Overseas responsables de la revue Tropicultura ont été très heureux de lire l'éditorial que Monsieur Lenaerts, Administrateur Général de 'A.G.C.D., a préparé. Nous sommes nous-mêmes très satisfaits d'avoir rencontré les aspirations de nos collègues sur le terrain et de l'Administration Générale de la Coopération au Développement.

Tout ceci n'a cependant été possible que grâce à l'aide et à l'appui de ceux qui m'ont aidé ou m'aident en travaillant dans l'ombre pour maintenir les qualités technique et scientifique de la revue, pour améliorer sa présentation, pour assurer ou retrouver sa régularité. Je les remercie très sincèrement pour leur soutien.

La qualité des articles publiés dépend en premier lieu des auteurs, évidemment. Mais des améliorations notables sont presque toujours apportées par les deux (ou trois) lecteurs anonymes spécialistes du domaine traité, qui acceptent le travail ingrat de lire, de corriger et de commenter les manuscrits tout en restant anonymes vis-à-vis des auteurs. Un des numéros de cette année les a à nouveau remercié publiquement. Il n'est pas superflu de leur dire encore une fois toute ma gratitude.

A tous, abonnés pour leur fidélité, auteurs pour leur confiance, lecteurs anonymes pour leur dévouement, membres du Comité Scientifique pour leurs avis, administrateurs pour le partage des responsabilités, fonctionnaires de l'administration pour leur soutien et surtout équipe permanente du secrétariat, je dis publiquement MERCI pour tout. L'avenir est devant nous, mais il semble assuré.

J. Hardouin
Ingénieur agronome, docteur en médecine vétérinaire,
Professeur à l'Institut de Médecine Tropicale d'Antwerpen,
155, Nationalestraat - B-2000 Antwerpen, Belgique.